

Chapitre X

SE CONVERTIR POUR GUÉRIR

1. Reprise introductive

Nous avons montré, la dernière fois, la nécessité de nous laisser conduire par l'Esprit de Vérité dans notre effort de vérité sur nous-mêmes. En réalité, par rapport à ce sanctuaire intime qu'est notre cœur, nous avons besoin de la lumière de l'Esprit Saint pour voir là où est notre vraie culpabilité selon la parole du Christ : « Lui (le Paraclet), une fois venu, il établira la culpabilité du monde en fait de péché, en fait de justice et en fait de jugement » (Jn 16, 8). Le travail d'analyse psychologique ne suffit pas, il peut aider à prendre conscience d'un certain nombre de blessures passées mais, par lui-même, il n'opère pas la guérison des blessures intimes de notre cœur. Il peut être certes un outil précieux au service de l'Esprit, mais à condition que nous sachions demeurer dans une attitude d'écoute, ouverts à sa lumière dans la pauvreté en esprit. Le grand danger ici serait de **s'enfermer dans une attitude d'auto-analyse** en misant consciemment ou inconsciemment sur cet effort humain de lucidité pour pouvoir changer notre cœur¹. Nous risquons alors, par notre prétention à pouvoir faire la vérité sur nous-mêmes, de passer à côté de la lumière que Dieu veut nous donner Lui-même gratuitement **moyennant la foi**. Or la foi, c'est est une ouverture humble et docile à Celui qui « est Lumière » (cf. 1 Jn 1, 5) moyennant la reconnaissance de notre aveuglement, de notre incapacité à faire nous-mêmes la lumière : « Seigneur, fais que je vois. Il n'y a que toi qui puisse me montrer toute la profondeur de ma blessure et de mon péché. Moi, je sais simplement que je suis pauvre et pécheur. »

Le Christ n'est-il pas venu « pour que ceux qui ne voient pas voient et que ceux qui voient deviennent aveugles » (cf. Jn 9, 39) ? Le regard sur soi né d'une volonté propre, d'un esprit propre ne peut être qu'enfermement en soi-même, jugement sur soi-même. Il ne peut nous conduire qu'à nous culpabiliser ou à nous autojustifier. **Au lieu de se tourner directement et d'abord vers Dieu** pour écouter ce qu'il veut nous dire, pour accueillir les grâces qu'il nous offre gratuitement dans nos chutes elles-mêmes, **on demeure tourné sur soi** dans une recherche inquiète de compréhension de nous-mêmes comme si nous pouvions ainsi nous sauver par nous-mêmes. En cédant à un besoin de savoir, à une certaine forme de curiosité sur notre état, nous ne voyons pas que nous nous fermons « au Père des lumières » de qui « descend tout don excellent » (Jc 1, 17), toute lumière véritable. On se cherche, on se cherche, mais on ne se trouve pas. On creuse, on creuse mais on ne fait pas la lumière. On finit par se perdre dans

¹ L'attitude d'auto-analyse se confond alors avec une attitude d'**autorédemption** en laquelle l'homme, loin de s'ouvrir davantage à l'Amour divin, s'endurcit, s'enferme en lui-même.

toutes sortes de raisonnements compliqués. Dieu, Lui, veut toujours nous parler, Il nous fait toujours signe au travers des mille et un événements de notre vie mais nous, nous ne sommes plus en état de L'entendre : « Vous aurez beau entendre, vous ne comprendrez pas ; vous aurez beau regarder, vous ne verrez pas. C'est que l'esprit de ce peuple s'est épaissi ; ils se sont bouché les oreilles, ils ont fermés les yeux, de peur que leurs yeux ne voient, que leurs oreilles n'entendent, que leur esprit ne comprenne, qu'ils ne se convertissent, et que je ne les guérisse » (Mt 13, 14-15).

Ainsi donc, quand bien même nous serions en train de suivre une psychothérapie classique, il y a une ascèse à garder qui consiste à « ne pas porter de jugement prématuré »², mais à « **laisser venir le Seigneur ; c'est lui qui éclairera les secrets des ténèbres et rendra manifestes les desseins des cœurs** » (cf. 1 Co 4, 5). Si nous demeurons fidèles à cette ascèse, un jour viendra où, ayant pris la mesure de notre impuissance, nous pourrions dire en toute vérité comme saint Paul : « **Je ne me juge pas moi-même. (...) mon juge, c'est le Seigneur** » (1 Co 4, 3-4). Nous serons libérés de ces retours continuels sur nous-mêmes étant morts à nous-mêmes. En attendant, il nous faut **veiller à nous remettre toujours et d'abord dans un contact vivant et direct avec Dieu**, à nous détourner de nous-mêmes pour nous tourner vers Lui dans la prière du cœur.

2. Le chemin de la contrition

« ... de peur (...) qu'ils ne se convertissent et que je ne les guérisse. » En vérité le nœud de la guérison ne réside pas d'abord en un effort de vérité sur nous-mêmes mais plus radicalement en un effort de conversion³ qui consiste à se détourner du péché pour se tourner vers Dieu en lui demandant pardon. « Si nous disons : “Nous n'avons pas péché”, nous nous abusons, la vérité n'est pas en nous. **Si nous confessons nos péchés, lui, fidèle et juste, pardonnera nos péchés et nous purifiera de toute iniquité** » (cf. 1 Jn 1, 8-9). La guérison, la purification de notre cœur ne peut nous être donnée sans le pardon de nos péchés, et le pardon de nos péchés exige lui-même de notre part une attitude de confession qui nous fait revenir vers Dieu avec humilité et confiance : « **Pitié pour moi**, mon Dieu, dans ton amour, selon ta grande miséricorde, **efface mon péché**, (...) contre toi, et toi seul, j'ai péché, (...) **crée en moi un cœur pur**, ô mon Dieu, renouvelle et raffermis au fond de moi mon esprit ; (...) Le sacrifice qui plaît à Dieu, c'est un esprit brisé, tu ne repousses pas, ô mon Dieu, un cœur brisé, broyé (contrit) » (cf. Ps 50, 3.6.12.19).

Le psaume 50 nous aide à voir que l'attitude de confession comprend non seulement l'aveu mais le regret de nos péchés dans une remise confiante de nous-mêmes à la

² Ne pas vouloir de nous-mêmes ausculter notre âme dans un mouvement de repli sur nous-mêmes. Ne pas nous laisser aller à toutes sortes de raisonnements, soit culpabilisants, soit autojustifiants. Se remettre toujours d'abord devant Celui qui est « la lumière véritable qui éclaire tout homme » (cf. Jn 1, 9).

³ Cet effort de conversion présuppose évidemment que nous ne bouchions pas les oreilles de notre cœur, c'est-à-dire que nous soyons ouverts aux reproches que l'Esprit Saint veut nous faire.

miséricorde de Dieu. « Haïssez le mal vous qui aimez le Seigneur. » La contrition du cœur nous fait regretter nos fautes parce que nous avons offensé Dieu, elle nous fait souffrir de l'avoir offensé et cette souffrance est purificatrice⁴. **C'est en définitive cette contrition qui, comme un sacrifice agréable à Dieu, nous obtient la grâce d'un cœur pur, d'un esprit renouvelé...** C'est elle qui touche le cœur de Dieu comme le cœur d'un ami que nous aurions offensé. C'est elle qui achève de libérer notre cœur de l'emprise du péché, de toutes formes, consciences ou inconscientes de complicité en nous⁵. C'est elle qui achève d'ouvrir notre cœur à la miséricorde de Dieu qui « guérit » (cf. Sg 16, 10). Autrement dit, on n'a pas besoin de comprendre les racines psychologiques⁶ de nos péchés pour les confesser, mais par contre on a besoin de **prendre le temps de les regretter sincèrement** autant qu'on le peut nous-mêmes dans l'espérance de recevoir un jour la grâce de la contrition parfaite⁷. On ne doit pas aller voir le prêtre comme on va voir un psychiatre pour essayer d'y voir plus clair, mais d'abord tout simplement pour demander pardon comme on demande pardon à un ami. L'amour doit passer avant le besoin de comprendre. La lumière, si elle doit nous être donnée, c'est-à-dire si elle est utile pour la purification de notre cœur, nous sera donnée « par surcroît » et non à l'intérieur d'une attitude égocentrique.

Même si nous pouvons et devons attendre de ce sacrement des grâces de libération et de guérison, nous ne devons pas oublier que la confession a comme matière nos péchés eux-mêmes, là où notre liberté s'exerce et non nos blessures. Dieu nous demande d'abord de reconnaître humblement et sincèrement ce qu'il nous est donné présentement de voir de mal dans notre comportement, même si cela peut nous sembler « véniel ». Il peut nous demander pour nous conduire plus loin sur le chemin de la guérison intérieure que nous soyons plus attentifs, plus vigilants à l'égard de ces « petits péchés » si souvent inaperçus. Par exemple, nous pouvons d'une manière habituelle quasi naturelle avoir une attitude de séduction vis-à-vis des personnes de notre entourage, nous pouvons nous plaindre régulièrement pour attirer l'attention des autres sur nous, nous pouvons nourrir spontanément des pensées de jugement et ou des attitudes de rejet a priori vis-à-vis de tel ou tel type de personne... Il y a ainsi des « petites » fautes que nous ne voulons pas vraiment reconnaître comme des fautes, que nous enrobons facilement de mille et un justificatifs ou que nous ne confessons qu'à moitié, en passant, sans prendre le temps de les rejeter vraiment, de les haïr dans un acte de contrition sincère. Elles sont pourtant l'émergence visible de ces blessures dont nous voudrions guérir et dont nous pouvons guérir si du moins nous acceptons de marcher sur le chemin amer de la conversion...

⁴ Cette souffrance découle directement de l'amour de Dieu. Elle peut être vécue au travers du don des larmes, elle s'accompagne d'une lumière proprement divine sur notre péché qui nous en fait voir toute l'horreur comme refus de l'Amour.

⁵ Elle nous donne la force de rompre radicalement avec le péché, de le détester de tout cœur.

⁶ C'est-à-dire les blessures du cœur sur lesquelles il se greffe.

⁷ Si nous nous sommes bien disposés, cette grâce de la contrition parfaite nous sera donnée dans le sacrement de pénitence.

3. La séduction du monde

Quelque part en effet, nous ne voulons pas vraiment changer notre vie, nous ne voulons pas vraiment « **rompre avec le péché** pour passer le temps qui reste à vivre sur la terre non plus selon les passions humaines, mais selon le vouloir divin » (cf. 1 P 4, 1-2). Nous ne voulons pas vraiment « **abandonner notre premier genre de vie et nous dépouiller du vieil homme qui va se corrompant au fil des convoitises décevantes** » (Ép 4, 22). Nous ne voulons pas nous détacher jusqu'au bout de notre péché. Nous y sommes beaucoup plus attachés que nous ne voulons bien le reconnaître. Nous ne voulons pas lâcher prise parce que, depuis notre enfance ou notre adolescence jusqu'à maintenant, c'est comme ça que nous avons tenu, que nous avons pu gérer humainement nos blessures par nous-mêmes, que nous avons pu colmater l'angoisse profonde de notre cœur d'enfant. C'est comme ça que nous nous sommes construit « un genre de vie » qui, à défaut de nous rendre vraiment heureux, nous procure des jouissances immédiates, toutes sortes de compensations... Celles-ci se révèlent certes « éphémères » (cf. He 11, 25) et « décevantes », mais elles apaisent néanmoins sur le moment notre angoisse, jusqu'à un certain point du moins.

Il y a ainsi toute une image de nous-mêmes que nous nous sommes forgée au fil des années à nos propres yeux et aux yeux des autres, tout ce personnage que nous jouons, toute cette « apparence » que nous « offrons » quotidiennement « aux yeux des hommes » (cf. Mt 23, 28) et en lesquels nous nous complaisons. Cela peut se traduire, par exemple, dans le fait que nous sommes très attachés à telle ou telle activité, tel ou tel don valorisant aux yeux des autres, à telle place que nous pouvons avoir dans notre communauté. Nous avons notre petit « point d'orgueil »⁸ par où nous pouvons recevoir notre gloire des autres, par où nous nous élevons, par où nous prouvons à nous-mêmes et aux autres que nous sommes quelqu'un, que nous existons. Nous avons tellement besoin d'être rassurés sur nous-mêmes.

« N'aimez ni le monde, ni ce qui est dans le monde. Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui. Car tout ce qui est dans le monde – la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la richesse – vient non pas du Père mais du monde » (1 Jn 2, 15-16). C'est de tout cela dont nous nous nourrissons jour après jour, de tout ce qui peut satisfaire « **la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la richesse** ». C'est cela qui nous nourrit humainement, c'est-à-dire qui nous donne un peu de goût et de force pour continuer à vivre dans le monde, à marcher dans les ténèbres « n'ayant ni espérance, ni Dieu » (cf. Ép 2, 12). C'est sur ce fondement-là que la vie du monde est basée et se développe de génération en génération sans qu'« il y ait rien de nouveau sous le soleil » (cf. Qo 1, 9) : « on mange, on boit, on prend femme et mari, on achète, on vend, on plante, on bâtit (...) » (cf. Mt 24, 38 ; Lc 17, 28). Besoin de jouir, de plaire, de posséder, de dominer... Certains sont plus jouisseurs, d'autres plus orgueilleux. Certains, plus affectifs, d'autres plus avides de pouvoir. Tous sont « esclaves du péché » (cf. Jn 8, 34) et incapables d'un

⁸ Selon l'expression utilisée par sainte Thérèse d'Avila dans *Le chemin de la perfection*.

amour désintéressé : « Tous ils sont dévoyés, ensemble pervertis ; il n'en est pas un qui fasse le bien, non, pas un seul » (cf. Rm 3, 12). C'est ainsi que « **le monde entier gît au pouvoir du Mauvais** » (cf. 1 Jn 5, 19).

4. Vivre dans la foi le combat spirituel

Le Christ est venu ouvrir une brèche en ce monde en nous révélant et nous offrant ce qui, seul, peut étancher la soif du cœur de l'homme : « Si tu savais le don de Dieu (...) » Il y a en effet une autre boisson, une autre nourriture que nous pressentons confusément, une nourriture qui « n'est pas de ce monde » (cf. Jn 18, 36) et que le monde « ne connaît pas » selon la parole du Christ : « J'ai à manger un aliment que vous ne connaissez pas. (...) Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé (...) » (cf. Jn 4, 32.34). Cette nourriture, c'est celle du Royaume de Dieu qui « est justice, paix et joie dans l'Esprit Saint » (Rm 14, 17) que « Dieu donne à ceux qui lui obéissent ». Cette nourriture, c'est « le Paraclet », le Consolateur, « l'Esprit de Vérité » qui nous la fait goûter en nous « dévoilant le bien du Christ » (cf. Jn 16, 14), c'est-à-dire en définitive la face du Père (cf. Jn 14, 9). C'est cet Esprit que « le monde ne peut pas recevoir, parce qu'il ne le voit pas ni le reconnaît » (cf. Jn 14, 15-17) si bien qu'**il y a entre eux antagonisme** : « **la chair convoite contre l'Esprit et l'Esprit contre la chair** » (cf. Ga 5, 17). Cet antagonisme, il est en chacun de nous si bien que **le chemin de la guérison est un combat**.⁹ Il faut en être conscient et ne pas attendre de guérisons miraculeuses là où un chemin de conversion est nécessaire.

Ce combat n'est pas d'abord notre combat mais celui du Christ en nous, il est communion à sa Passion et à sa Résurrection. C'est la raison pour laquelle il nous faut le vivre non pas en nous repliant sur nous-mêmes, en voulant vaincre par nous-mêmes¹⁰, mais « en recourant à la foi » (Rm 9, 32), la foi vivante qui relie directement au Dieu vivant riche en miséricorde, dans une attitude d'humilité et de confiance : « **Et telle est la victoire qui a triomphé du monde : notre foi**. Quel est le vainqueur du monde, sinon celui qui croit que Jésus est le Fils de Dieu ? C'est lui qui est venu par eau et par sang : Jésus Christ, non avec l'eau seulement mais avec l'eau et avec le sang » (1 Jn 5, 4-6).

⁹ Comme toute la vie chrétienne d'ailleurs. Nous ne pourrions jamais nous laisser aller, nous devons toujours demeurer vigilants.

¹⁰ Comme c'est le cas quand nous comptons sur notre effort d'analyse, sur notre lucidité pour changer notre cœur.